

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

**Retour aux sources / André Belleau, *Notre Rabelais*,
Montréal, Boréal, 1990, 178 p. / Pierre Ouellet, *Chutes. La
littérature et ses fins*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 269 p.**

Agnès Whitfield

Numéro 60, hiver 1990–1991

URI : id.erudit.org/iderudit/38359ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Whitfield, A. (1990). Retour aux sources / André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, 1990, 178 p. / Pierre Ouellet, *Chutes. La littérature et ses fins*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 269 p.. *Lettres québécoises*. (60). 43–44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, 1990, 178 p., 18,95 \$.

Pierre Ouellet, *Chutes. La littérature et ses fins*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 269 p., 19,95 \$.

Retour aux sources

ÉTUDES
LITTÉRAIRES
Agnès Whitfield

Sûre de ses propres assises, la littérature québécoise interroge dorénavant ses origines françaises d'égale à égale.

Voici ce qui se dégage en filigrane de la lecture de ces deux ouvrages qui, chacun à sa façon, cherchent à resituer la littérature d'ici par rapport aux grandes traditions de là-bas. « Rabelais nous appartient » (p. 15) affirme sans ambages feu André Belleau qui trouve dans les œuvres de ce contemporain de Jacques Cartier de grandes affinités avec le roman québécois depuis 1960. Dans *Chutes*, c'est d'une lecture intertextuelle, imprégnée de culture européenne, de quelques œuvres poétiques québécoises de la modernité, que part Pierre Ouellet en vue d'une réflexion générale sur « la littérature et ses fins ». Opérés en sens inverse, ces deux retours aux sources ne se fondent pas moins sur un même mouvement de réciprocité dont les deux littératures française et québécoise sortent revalorisées.

Le carnavalesque

Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à Rabelais au Québec? Dans une série d'entretiens radiophoniques réalisés en 1984 et repris dans la première partie de cet ouvrage, André Belleau donne plusieurs réponses à cette question.

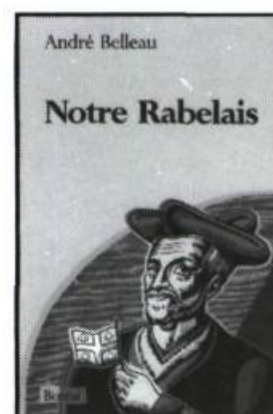
L'œuvre de Rabelais offre d'abord des renseignements précieux sur le langage, les mœurs et la mentalité des premiers colons français en Nouvelle-France. Témoignage d'une époque, elle sert ainsi à éclairer les fondements de la culture québécoise. Mais c'est surtout par sa valeur de modèle littéraire que l'œuvre de Rabelais séduit Belleau. Pleine de contrastes et d'effets de rupture, puisant tant dans la culture populaire que dans le savoir scientifique et la culture sérieuse, l'œuvre de Rabelais incarne une écriture profondément carnavalesque dans laquelle la littérature québécoise moderne peut se reconnaître. Mal intégrée elle aussi à une tradition littéraire française dominée, du moins jusqu'au XX^e siècle, par le haut langage, l'œuvre rabelaisienne constituerait donc un lieu privilégié où, pour une fois,

écrivains québécois et français pourraient se rencontrer dans une même célébration de l'hétérogénéité du langage.

Rabelais serait-il donc le grand écrivain fondateur de la littérature québécoise? Faudrait-il voir, dans l'admiration qu'a Belleau pour l'œuvre rabelaisienne, une façon de légitimer la littérature d'ici en lui associant un modèle venant d'ailleurs? Tel n'est certainement pas le propos manifeste de Belleau. Publiés entre 1969 et 1986, les différents essais réunis dans ce volume visent surtout à remettre en valeur la pluralité de l'œuvre rabelaisienne, à lui donner la place qui lui revient dans l'histoire littéraire française, à cerner sa propre spécificité. Deux études seulement abordent de façon explicite la question des rapports entre Rabelais et la littérature québécoise: la première examine les retombées de la découverte de l'Amérique sur l'œuvre de Rabelais et la seconde, la dimension carnavalesque du roman québécois. L'objet d'analyse de Belleau reste donc essentiellement l'œuvre de Rabelais, mais c'est grâce à une lecture fondamentalement québécoise que le critique parvient à revaloriser celle-ci. Un retour aux sources, certes, mais où la réciprocité joue autant entre critiques qu'entre écrivains.

L'absence qui parle

Si les analyses de Belleau s'effectuent sous le double signe de la plénitude et de la multiplicité, *Chutes* interroge d'abord le manque, cette absence qui constitue et que constitue la littérature en consacrant la distance qui sépare les mots des choses. S'inspirant du célèbre *Entretien sur la poésie* où Schlegel invitait quelques amis à une petite fête de l'esprit, c'est sur les hauteurs de Charlevoix que Pierre Ouellet convie ses propres personnages pour contempler, face au fleuve, la poésie de la modernité. Aussi le livre se présente-t-il comme une série de longs chants lyriques où chaque personnage, y compris l'auteur, expose à



tour de rôle, ses réflexions sur la fin et les fins de la littérature.

Ici, le retour aux sources prend la forme d'un passage, d'un parcours à l'image du double trajet du « Passeur » de Jean-Aubert Loranger, car les commencements appartiennent autant au présent qu'au passé. D'ailleurs, une grande partie de l'ouvrage prend la forme d'une lecture intime, d'une interpellation de cette œuvre de Loranger ainsi que d'*Agonie* de Jacques Brault. Autant de lectures vécues et échangées qui servent de prétexte à une interrogation plus générale des limites du littéraire où l'on trouve aussi d'autres leitmotifs comme les nombreuses allusions à la pensée de Simone Weil.

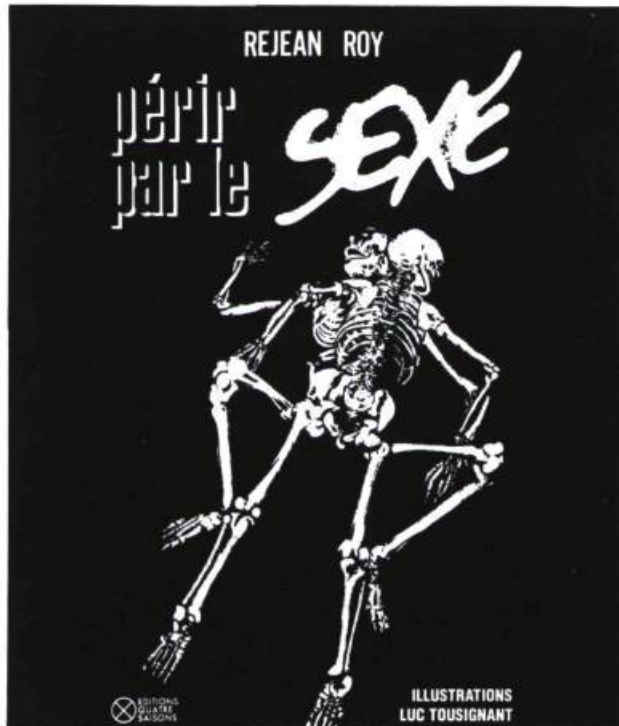
Quelques questions particulières retiennent-elles les convives fictifs de l'auteur? « L'on n'écrirait ici que dans la mesure où l'on meurt d'écrire », dit Lothario. « Je veux savoir quel est l'hiver qui nous prend ainsi à la gorge, le souffle gelé » (p. 27). Quelle est la véritable langue du poète, celle dont parle Hofmannsthal dans la *Lettre de Lord Chandos*: « Qui lui permet de traverser tous les pays comme un seul et unique désert, où l'on parle le silence, compris de tous » (p. 57)? Comment resituer les rapports entre l'Histoire et la Littérature? « On ne voit pas les œuvres, dit Ludoviko, mais la Littérature, seulement, en elles: non pas une histoire, mais l'Histoire, toujours, avec sa grande H. Celle-ci fauche les têtes pour ne garder que les corps

anonymes » (p. 74). « Poser la question du genre, écrit l'auteur, c'est fondamentalement se demander: d'où vient la littérature? — Comment se génère-t-elle? quelle en est la genèse?... quelle en est la progéniture? » (p. 125)

Plusieurs figures traversent cet ouvrage, celle d'Icare d'abord qui sous-tend le titre même du livre, celle du passeur de Loranger, celle d'une maison hantée, écho troublant de cette image de la culture patriarcale que nous offre Patricia Smart dans *Écrire dans la maison du père* (Montréal, Québec/Amérique, 1988), celle, enfin, de l'orée. Car, au fil des pages, la chute se transforme; les images s'approfondissent dans une intensification lyrique. ***Au bout du silence, la littérature serait peut-être avant tout, ou après tout, amour:***

La lettre d'amour — qui est peut-être le modèle, le fondement, de toute écriture — est ce tiers fait: où vivre et écrire consistent simultanément à faire passer le plus de présence dans le plus d'absence, de sorte que l'éloignement entre l'art et la vie, le langage et le monde, se résolve tout entier en cette nouvelle proximité: la « substance d'absente » qu'est l'amante pour l'amant (p. 230).

Or, par-delà leurs divergences, ces deux ouvrages affirment justement une autre forme d'amour: l'amour de lire, le plaisir, mais aussi les risques d'un contact viscéral avec des textes qui nous parlent. **Lq**



Périr par le sexe
de l'auteur acadien Réjean Roy
Éditions Quatre Saisons, 1990, 132 p., 13,95 \$

Périr par le sexe

UN LIVRE CHOC SUR LE SIDA!

C'est un livre indispensable pour ceux qui veulent comprendre les préjugés et la discrimination qui entourent l'épidémie du sida.

C'est un roman documentaire fort complet puisqu'il est l'aboutissement d'une année complète de recherche et d'entrevues auprès de sidéens en phase terminale de la maladie.

Périr par le sexe, c'est un livre que vous devez absolument lire pour comprendre l'être humain à l'ère du sida!

Pour recevoir *Périr par le sexe* par la poste, faites parvenir 13,95 \$ à:

Réjean Roy
1164, rue Victoria
Bathurst (N.-B.)
E2A 3J9